

**Wallace Stevens, l'évadé invisible par Patrick Kéchichian,  
© Le Monde, 16 février 2006**

La poésie éloigne du réel et le roman y ramène. D'un côté les ailes du rêve et de l'abstraction, de l'autre l'épaisse réalité du monde. Rien n'est plus faux et illusoire, et surtout rien n'est plus paresseux que cette opinion répandue. Il suffirait pourtant de parcourir nombre de romans qui se publient aujourd'hui pour constater toutes les formes d'indifférence, de mépris ou même de fuite éperdue hors du réel - un réel réduit à l'état de prétexte pour servir les pensées, avis et opinions de l'écrivain.

«Il n'y a rien au monde de plus grand que la réalité. Dans cette malheureuse conjoncture, il faut accepter la réalité elle-même comme le seul génie», professait sobrement Wallace Stevens, l'un des deux ou trois plus grands poètes américains de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. Assez grand en tout cas pour malmener cette paresse de l'esprit et sortir, par le haut, la poésie des clichés et des poncifs. Stevens affirmait aussi : «Le réalisme est une corruption de la réalité.» Et : «La poésie accroît le sentiment de la réalité.» Le réel est donc cette chose dont on a le «sentiment» mais qui ne se laisse ni saisir ni enfermer et qui, néanmoins, demeure absolument désirable. Moderne, anti-romantique, fils naturel de Mallarmé et d'Apollinaire - sans avoir jamais fait, comme ses contemporains Henry James, Ezra Pound ou T.S. Eliot, le pèlerinage européen -, Wallace Stevens savait d'expérience que la réalité n'est pas un paysage sans profondeur ni perspective devant lequel il suffit de poser sa toile et son chevalet pour le peindre au plus juste, sans erreur. «Le sujet de la poésie, écrivait-il aussi, n'est pas cette collection d'objets solides et statiques étendus dans l'espace, mais la vie vécue dans la scène qu'elle compose ; la réalité n'est pas une scène extérieure mais la vie qui y est vécue.» Phrase décisive qui forme comme le manifeste du génie de ce poète. Dans le même essai intitulé *The Necessary Angel* (1), il souligna qu'il fallait penser la vie comme «un état de violence» à la fois physique et spirituelle : «Un poète, concluait-il, doit être capable de résister ou de s'évader de la pression de la réalité...»

Pour frapper d'insignifiance d'autres clichés, Wallace Stevens mena une vie sans heurts ni manifestation de révolte. Son «évasion» fut invisible. Et surtout il ne se considéra pas comme une exception : «J'ai délibérément adopté, écrivait-il dans une lettre datée de 1935, un mode de vie que mènent des millions d'individus, sans l'embellir autrement que par les embellissements qui m'intéressaient à l'époque : les mots et les sonorités» (2).

## LE GOÛT ET L'AMOUR DE LA RÉALITÉ

Le goût et l'amour de la réalité la plus quotidienne et la volonté de rester à l'écart du spectacle et de ses artifices s'accompagnent chez Stevens d'un penchant marqué pour la réflexion et la spéculation métaphysique. Une sorte d'accord de base est recherché, qui unirait l'esprit et la matière, l'imagination et l'aspect tangible du monde, les mots et ce qu'ils désignent - mais hors de toute illusion scientifique ou romantique. Dans un poème tardif, il parle d'«une limpidité de l'air/ Qui s'accorde, aujourd'hui, à une limpidité de l'esprit». Cet «aujourd'hui» est central. Pas de nostalgie ni de projection, point de salut hors du temps présent. «Les grands poèmes du ciel et de l'enfer ont été écrits, et le grand poème de la terre reste à écrire.» Comme Mallarmé, Wallace Stevens ne fait pas de la réflexion sur la poésie et sur le langage un chapitre à part de l'esthétique, une distraction qui éloigne de l'existence. «Le but de la poésie est de rendre la vie complète en soi.»

## UNE SAGESSE LUCIDE ET AUTOMNALE

«Tout comme on fait l'expérience du monde à travers son âge et son état physique, on fait de la même façon, j'en ai peur, l'expérience de la poésie», écrivait Stevens en juillet 1954, déjà malade, à Barbara Church. Et deux ans plus tôt, à la même : «A mesure qu'on vieillit, les poèmes qu'on écrit se lisent comme s'ils avaient été écrits par quelqu'un d'autre.» Ce ne sont pas là propos d'un homme vieillissant, désenchanté ou amer.

De même, il n'y a pas, dans les derniers poèmes que Claire Malroux a rassemblés dans ce volume (doté d'un titre qui n'est pas celui d'un livre de l'écrivain), un accent de fin du monde ou de mort. Dans *The Rock*, dernier recueil, en 1954, de Stevens, comme dans les poèmes de l'*Opus posthumus* publié en 1957, c'est au contraire une sagesse lucide, certes automnale mais comme apaisée : «A l'intérieur d'une seule chose, d'un seul châte/Serré autour de nous, car nous sommes pauvres, une chaleur,/Une lumière, un pouvoir, la miraculeuse influence.»

Ce «dernier» Stevens est impressionnant de puissance et de subtilité. D'une sobriété exemplaire, il n'élève jamais la voix. Il s'attache à un détail avec autant de soin qu'aux grandes questions ontologiques. «L'image doit participer de la nature de son créateur», écrivait-il avant de mourir. En un temps qu'il estimait déserté des dieux, c'était la noble, l'indispensable mission qu'il assignait au poète.

-----

(1) *L'Ange nécessaire. Essais sur la réalité et l'imagination* (éd. Circé, 1997).

(2) Quelques poèmes et des lettres de Stevens ont été traduits par Gilles Mourier dans la revue *Po&sie* (no 80, 1997).

(3) *Harmonium*, édité et traduit par Claire Malroux, éd. José Corti, 2002.



